

Écrire les voix d'autres personnes : entre engagements, trahisons et réciprocity

Delphine Leroy

Number 15, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1087724ar>
DOI: <https://doi.org/10.21083/nrsc.v2022i15.6542>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

University of Guelph, School of Languages and Literatures

ISSN

2292-2261 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leroy, D. (2022). Écrire les voix d'autres personnes : entre engagements, trahisons et réciprocity. *Nouvelle Revue Synergies Canada*, (15), 1–10.
<https://doi.org/10.21083/nrsc.v2022i15.6542>

Article abstract

As part of research in human and social sciences, collecting and transcribing the stories of migrants in a comprehensive approach can produce an erasure of their voices, even if the opposite is the target. How can the researcher translate voices through writing? Is it possible to translate those voices? If there is an attempt to do so, how to transcribe them, from volatile orality to scriptural material? Based on a quote from Georges Steiner – taken from Didier Fassin's book – which breaks down the meaning of translation, the article will draw on research experiences to reflect on the status of this rewriting and the possible ways that 'eople have to (re)appropriate them. Writing your own voice would be one of the ways to authorize, each one still has to find or create these spaces of possibilities. It is sometimes the researcher who is surprised by the paths taken by the speakers to achieve this.

© Delphine Leroy, 2022



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

éru^{dit}

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Écrire les voix d'autres personnes : entre engagements, trahisons et réciprocitys

Delphine Leroy
Université Paris 8
Laboratoire Experice
Affiliée à l'Institut Convergences Migrations
France

L'intitulé de ce numéro de revue m'a particulièrement séduite. Non pas parce qu'il correspondait à un axe déjà bien établi dans mes travaux, mais parce que j'avais la certitude qu'il était central dans mes recherches, quand bien même je ne l'avais pas saisi de cette manière.

En effet, à partir de récits biographiques de personnes migrantes, j'interroge leurs modes d'auteurisation, très souvent en lien avec l'écriture. Les voix trouvent donc une résonance particulière puisqu'elles servent fréquemment la question de leur écriture à travers notamment leur transcription dans une langue autre. Je me suis questionnée sur les statuts, les usages et les représentations que des femmes migrantes avaient de leurs propres productions écrites qu'elles soient ordinaires ou littéraires (Leroy, 2017), quand bien même elles déclaraient ne pas écrire. Pour l'une d'elles – Maria-Isabel Gille, qui a produit son autobiographie en français alors qu'elle entreprenait simultanément l'apprentissage du code écrit (cours d'alphabétisation) – cette mise à l'écrit a des conséquences familiales importantes puisqu'elle ose évoquer en toute fin de récit la souffrance qui résulte des rapports de domination sexistes au sein du foyer. La concernant, j'avais déduit (Leroy, 2019-a, §8) que

[...] cette auteurisation – signifiant simultanément la capacité visible d'écrire (être auteure) et celle du pouvoir d'agir (s'autoriser) dans le doute parfois omniprésent du pouvoir écrire – marque à la fois l'accès à un code scriptural, à une volonté réflexive de se dire mais également de donner voix à une forme de tableau aigre-doux de son sexe social de femme.¹

Dans une recherche plus récente, toujours avec une approche ethnographique de récits de vie, j'ai questionné le silence traumatique lié au franquisme qui s'est prolongé transculturellement aux descendant·e·s de migrant·e·s. Le silence prend voix, et l'on somme le/la chercheur·euse de diffuser ce qui longtemps a été tu dans l'espace public. Ainsi la notion de voix procède-t-elle à une double, voire à une triple, acception, dont quelques-unes seront évoquées au cours du texte. D'emblée, dans les exemples ici convoqués, elle est sonorité, timbre et mélodie – trace laissée qui peut paradoxalement être écrite – mais également expression d'un point de vue, d'une manière de penser qu'il n'est pas toujours aisé d'affirmer. C'est peut-être aussi la dimension politique d'opinions qui peinent à être entendues qui donne à la voix un statut libérateur, voire d'émancipation². Elle déjoue ou se joue des stigmates accolés aux locutrices et locuteurs, visant à rendre risibles, honteuses et presque inaudibles les paroles teintées d'accent ou de variétés non standardisées de la langue, procédé que Blanchet (2017) dénonce comme glottophobe³.

Dans ce sens, le « donner voix » renvoie précisément à la puissance d'agir qui est contenue dans le concept d'auteurisation. On pourrait aussi le rapprocher de ce que Sallenave (2021, p. 51) évoque sous le terme de légitimité à conquérir : « C'est très compliqué, cette question de l'accès à la parole, orale, écrite. De se sentir légitime, ou interdit. Qui la donne, la légitimité? Et comment vit-on l'illégitimité? ».

À la fois singulières par leur manière de s'exprimer, comme une forme de signature (lieu, période, milieu social etc.), ces voix portent aussi les marques du/de la chercheur·e (elle/il n'est pas transparent·e) dans la médiation exécutée entre un récit oral et sa forme écrite. Sa place est sans doute alors à rapprocher de celle d'un·e traducteur·trice, d'un·e porte-voix, dans lequel elle/il s'engage et prend le risque de trahir la parole première.

C'est une forme d'horizon transversal que j'ai tenté de dessiner notamment à travers la lecture que Fassio (2018) propose de la traduction de Georges Steiner (1978)⁴. C'est dans un ouvrage questionnant la valeur des vies (il plaide pour une attention biographique et non plus seulement biomédicale) que cette réflexion trouve place, et ce n'est pas anodin. Deux ans après la publication de ce texte, le positionnement adopté sur la valeur des vies et leur inégalité trouve une étrange résonance dans le moment sanitaire mondial de pandémie. La première et persistante préoccupation visait à protéger, isoler les corps sans se soucier ni des affects, ni des pensées qui pouvaient les traverser, à réduire la santé à des chiffres et à des gestes techniques, en devant opérer des choix insoutenables dans l'urgence. Restituer une histoire à ces corps, c'est se situer du côté d'une humanité qui est à même de reconnaître la spécificité de chacun·e, de le/la distinguer. Ce questionnement recouvre une dimension existentielle assimilée à une éthique de vie. Il interroge sur le rôle et le sens que nous accordons à l'être humain dans ce qu'il a de plus complexe et de

plus sensible : ses pensées, rêves, désirs, projections ... et certainement aussi le timbre de sa voix. C'est ce que l'écrivaine Kerangal (2021), à travers huit nouvelles centrées sur les voix des femmes, postule. Elle affirme que la voix est unique et fonctionne comme une empreinte et ne l'oppose pas d'emblée à l'écriture. Selon elle, écrire lui permet de trouver le lieu où travailler sa voix afin qu'elle ne lui échappe pas⁵. La question de la traduction ne lui est pas étrangère, elle la considère comme une voix qui se rajoute au texte initial. Ainsi, écrire les voix, traduire les voix d'autres personnes, ne se conçoit pas comme une activité insurmontable, mais demande à être pensée comme une addition de chaque personne impliquée, un peu à la manière d'un chant choral.

Mon propos s'articulera autour d'une citation de Fassin (2018, p. 50-51), que je décomposerai en quatre situations qui sont autant de variations. Chacune d'elle alimentera des retours réflexifs extraits de mes terrains et lectures. Voici la première :

« Le mouvement herméneutique de la traduction a, selon Georges Steiner une quadruple dimension : la confiance, ce qui implique la reconnaissance qu'il y a quelque chose d'intéressant à comprendre... »

Situation 1 : la reconnaissance qu'il y a quelque chose d'intéressant à comprendre

Dans une salle de formation de cours du soir pour adultes, je présente ma recherche (rapport à l'écrit de femmes migrantes, cf. Leroy, 2017) et sollicite d'éventuelles personnes qui accepteraient de livrer oralement leur histoire de vie, cette dernière s'articulant autour de leur rapport à l'écrit.

Au bout de quelques instants de présentation, les réactions fusent dans la bonne humeur, leur adhésion à mon projet est collective, ils et elles perçoivent instantanément l'intérêt de mon travail, ce qui est explicitement dit. Au-delà de cette manifestation d'intérêt, on peut supposer que le fait qu'une chercheuse, quelqu'un d'instruit, porte attention à leurs parcours, les valorise à leurs propres yeux et, par effet boomerang, me donne du crédit. Si je m'intéresse à leurs vies, à leurs itinéraires, c'est que par effet concomitant je suis intéressante. Une prise de parole sur leur histoire et une écoute sont soudain possibles, désirées, transformant leur expérience personnelle en plus-value existentielle. Je mesure aussi la part de démagogie de ma démarche : bien évidemment, j'allais susciter l'adhésion des personnes en leur disant : « votre vie m'intéresse, elle a de la valeur pour moi, pour d'autres, je souhaite en témoigner par un travail. » Cependant je ne m'attendais pas à une telle démonstration d'enthousiasme.

Mais très vite les questions et les remarques jaillissent : pourquoi des femmes uniquement? Pourquoi hispanophones? Les femmes, elles, sont réjouies et le manifestent. Grand mouvement de protestation dans la salle : les hommes revendiquent leur droit d'être interrogés : « nous aussi nos histoires sont très intéressantes. » ; « Nous aussi, nous avons des choses intéressantes à raconter! » s'insurgent gentiment mais énergiquement les hommes présents. Ils remarquent judicieusement et avec malice, qu'ils peuvent aussi très bien me parler et me renseigner sur les femmes. Ils se disent « experts » dans le domaine. Nous rions. Je rétorque sérieusement que je les crois volontiers et ne dénigre absolument pas leurs qualités d'experts ; mais que ce n'est pas l'orientation dans laquelle je me suis engagée cette fois-ci. Un débat est provoqué, ils veulent faire infléchir mes choix, se disent déçus, insistent sur le désir de se raconter. Je remarque que les femmes hispanophones relèvent fièrement la tête, un enjeu de reconnaissance est soudain en place dans l'assemblée. Je dois me justifier méthodologiquement auprès de ce groupe car cela revêt une importance réelle et personnelle à leurs yeux. Il ne s'agit pas de posture académique mais bien d'un questionnement existentiel : pourquoi porter plus d'intérêt à une catégorie de migrants qu'à une autre?

Je me justifie donc et explique patiemment les déboires de mes précédentes enquêtes (transcriptions rendues très difficiles car la langue employée des locuteurs et locutrices n'est pas maîtrisée complètement, sens des mots qui ne sont pas forcément les mêmes car renvoyant à d'autres langues etc.) et le constat de la première recherche qui montrait de réelles disparités entre femmes et hommes dans leurs rapports à l'écriture. L'écoute est attentive, ils comprennent, acquiescent, certains évoquent du regret et me font promettre dans le futur de mener des recherches avec des hommes. Je souris, très satisfaite d'avoir su défendre ma posture auprès des premier·e·s intéressé·e·s : c'est une victoire personnelle dans l'avancée de ma recherche. Je crois par ailleurs les avoir conforté·e·s dans leur désir d'apprentissage en réaffirmant leur valeur. Ce moment, qui paraît bénéfique pour chacun de nous, a pris beaucoup plus de temps que convenu.

« Le mouvement herméneutique de la traduction a, selon Georges Steiner une quadruple dimension : la confiance, ce qui implique la reconnaissance qu'il y a quelque chose d'intéressant à comprendre ; l'agression qui se manifeste par une incursion et une extraction visant à s'en saisir ... »

Situation 2 : agression qui se manifeste par une incursion et une extraction visant à s'en saisir

À plusieurs occasions, j'ai été interpellée par les femmes rencontrées au sujet de la souffrance. Souffrance générée par de multiples agressions⁶ dont elles me faisaient le récit. Ces narrations me mettaient mal à l'aise, elles me renvoyaient à une position de voyeurisme non souhaitée, qui aurait pu également s'apparenter à une forme d'agression. Mes questions sur le rapport à l'écrit avaient très souvent comme réponse des narrations d'épisodes douloureux. Ces formes d'incursions dans la vie – parfois très intimes – de ces femmes, m'ont, au départ, déstabilisée car je ne m'étais pas attendue à ces témoignages. J'ai mis du temps à établir une relation entre les questions d'écritures et ces récits très personnels : à la fois par la manière de les énoncer (les mots du corpus oral) mais également dans la justification de la production du récit. Ainsi, la première fois, c'est Amalia⁷ qui, voulant me présenter une amie à elle pour que je l'interviewe, m'explique que je devais absolument la rencontrer car elle était, à son sens, bien plus malheureuse qu'elle-même.

Selon Amalia, ce qui présente un intérêt pour moi est de récolter des récits de personnes ayant souffert ou souffrant encore. C'est la même raison qui pousse sa sœur, pense Anna (une autre femme interviewée), à vouloir me contacter : sa souffrance. Qui d'Anna ou de sa sœur trouve l'attrait biographique dans le prisme de la souffrance ? Elle lui aurait dit : « Ah je voudrais raconter l'histoire à la dame pour la souffrance que j'ai endurée pour avoir un fils, parce que ... ». Dans ses récits, Anna la dépeint comme quelqu'un ayant beaucoup souffert, une sorte de modèle. La souffrance apparaît comme l'expérience qui réclame les honneurs, un fait d'armes qui impose le respect lorsqu'on en sort victorieuse. Anna comme Amalia construisent des récits de souffrances personnelles et vénèrent celles qui leur paraissent avoir été plus affectées qu'elles-mêmes. L'incursion serait celle de celui ou celle qui écoute et d'une certaine façon s'immisce dans la situation douloureuse décrite...

D'ailleurs, dans le premier entretien réalisé avec Amalia, les huit occurrences des mots (souffrance- souffris) s'attachent particulièrement à l'expérience du contexte migratoire (séparation avec ses parents, langue, premiers temps difficiles, son garçon qui pleurait la séparation d'avec sa grand-mère), la seule autre occurrence qui concerne un tiers extérieur à la cellule familiale étant cette assistante sociale qui reconnaît Amalia comme une personne en souffrance et le lui dit : « L'assistante sociale m'a dit : "T'inquiète pas, moi je te vas à aider. Pas pour toi, hein, ni pour lui, c'est pour ton fils. Je vois que tu es une femme qui a souffri beaucoup, y tu dois de mérite"⁸ »

La violence vécue, la souffrance donnent sens au témoignage. Celui-ci n'a pas lieu d'exister s'il ne s'élabore pas autour de cette perspective pour ces femmes. Les personnes interrogées ont certainement appréhendé ainsi le récit qu'elles produisaient. D'ailleurs la définition⁹ du mot « voix » – après de multiples significations parfois par la négative dans le fait de « rester sans voix/rester interdit » que l'on évoquera par la suite, comporte cette acception :

« La voix : au figuré « ce qui exprime un message » 1. Gén. *au sing.* Pensée, sentiment d'une collectivité exprimé(e) avec clarté par sa parole ou par d'autres moyens d'expression. » (CNRTL, s. d.)

On peut aussi postuler que certains récits de colère, liés à des situations d'oppression (sexuelle et/ou politique) ne peuvent être directement adressés de peur de représailles ou tout simplement parce qu'ils ne seraient pas entendus. Je pense par exemple aux cas d'avortements clandestins (Rozée, 2019), pour lesquels les témoignages directs comporteraient un risque évident pour leurs auteures.

Mari-Sol – une autre femme interviewée dans mes recherches – évoque en détail, une situation où elle a souhaité avorter et a consommé des médicaments à cette fin, dans un pays où cela était illégal et avec un conjoint qui ne l'aurait pas permis. Cette confidence est réalisée sous le sceau du secret partagé « entre femmes » et parce que je lui ai garanti l'anonymat. Alors que cet événement est ancien, qu'elle a changé de pays, que son conjoint l'a quittée, elle porte encore le poids d'une culpabilité silencieuse et honteuse pour laquelle « sa voix » ne pouvait trouver place dans l'espace social ordinaire. Le secret est ici de mise et renvoie à la honte de ne pouvoir se dire, d'être enfermée et assignée à un système de représentations, qui ne correspond pas à sa propre perception.

La colère des femmes (cf. Dancyger, 2019), ou de personnes peu légitimées jusque-là, trouve dans la réponse à ces enquêtes une manière d'être relayée en dehors du cercle parfois confidentiel, de leur élocution. Le/la chercheur.e sert alors de médiateur-trice pour rendre compte non seulement des violences subies, mais également de leurs répercussions chez les personnes.

« L'extraction à s'en saisir » comme l'énonce Steiner (1978) est certainement à rapprocher de ce que Moro (2009) appelle, dans son contexte psychanalytique, le système d'illusion de l'autre :

Effectivement, il y a cette idée que lorsqu'on fait une rencontre et qu'on établit un lien, [...] on va aller chercher les théories de l'autre pour construire des « systèmes d'illusions », non pas au sens de prestidigitation ou de magie, mais au sens de faire émerger un nouveau possible, un nouveau monde. Et pour cela, on est obligé d'aller chercher la théorie de l'autre. (p. 191)

L'écoute attentive, pleine, presque sans entrave, de ses propres représentations est l'une des dimensions de l'enquête ethnologique. Mais le récit est adressé, il est composé pour un auditoire supposé bien plus grand que la simple personne de l'ethnologue. Même s'il demeure en prise aux symbolisations de chacune des personnes rencontrées lors de cette recherche, il y avait la dimension d'un témoignage de femmes migrantes pour un public de personnes non migrantes (que l'université devait incarner). Certaines femmes, après avoir livré des éléments intimes ont dit : « cela il faudra l'écrire pour que les Français le sachent ». Le récit singulier est alors produit en vue de son écriture pour un large public : il prend l'aspect d'un message presque collectif (les femmes migrantes économiquement défavorisées) pour un collectif bien plus grand (la société française) tel qu'énoncé dans la définition plus haut : « sentiment d'une collectivité exprimé(e) avec clarté par sa parole. »

Ce message est, dans le cas cité, transporté par l'écrit, ce qui n'est pas anodin dans la thématique de l'épreuve. Pour Derrida (1967) – comme pour d'autres auteures, telles Marguerite Duras (*Écrire*, 1993) et Annie Ernaux (*L'écriture comme un couteau*, 2003) – il y a un rapport direct entre souffrance et écriture. La voix tue, crie, s'écrit soudain. On pourrait postuler que c'est une forme de cri libérateur, tel que l'évoque Dancyger (2019) en remettant à l'honneur la colère des femmes, colère qu'elle fait justement écrire à ses comparses.

Cependant, Derrida (1967) explicite plus directement le lien qu'il pose avec la voix, qui serait perdue, donc vecteur de souffrance, en prenant appui sur Jabès (1988, p. 72) : « Tu devines que j'attache un grand prix à ce qui est dit, plus peut-être qu'à ce qui est écrit ; car dans ce qui est écrit, manque ma voix et je crois en elle, - J'entends la voix créatrice, non la voix complice qui est une servante ». C'est la tristesse, les pleurs empêchant de parler, qui avec les larmes dessinent l'écriture. Pour écrire, il faudrait selon lui pleurer plus que parler. « Le juif pleure la voix perdue en larmes noires comme trace d'encre »¹⁰ (Derrida, 1967, p. 110). Cette voix irrémédiablement perdue, est créatrice et serait la *différance*.

Cette voix – pourtant irrémédiablement perdue – forme d'agression, assiste l'écriture, et est présente par la douleur de la perte en une sorte d'assimilation au contexte scriptural.

« Le mouvement herméneutique de la traduction a, selon Georges Steiner une quadruple dimension : la confiance, ce qui implique la reconnaissance qu'il y a quelque chose d'intéressant à comprendre ; l'agression qui se manifeste par une incursion et une extraction visant à s'en saisir; *l'incorporation*, qui suppose une forme d'assimilation plus ou moins complète dans un nouveau contexte ... »

Situation 3 : incorporation, qui suppose une forme d'assimilation plus ou moins complète dans un nouveau contexte

L'écriture du récit par le prisme de la subjectivité du/de la scripteur-e est l'une des formes d'incorporation dans un nouveau contexte. Non seulement la question de la subjectivité du/de la chercheur-e, mais également son analyse écrite à partir de matériaux oraux déjà transformés par une transcription (Leroy, 2014) sont à l'œuvre dès le moment de la rencontre. Choisir de traduire certains mots ou pas, d'enlever ou de conserver des expressions syntaxiquement incorrectes ou de mettre en avant une partie du récit plutôt qu'une autre n'est pas anodin et relève déjà d'une posture énonciative qui attribue un certain sens au discours et une valeur à sa forme (marques de l'oralité, langage plus ou moins soutenu, mélange de langues, etc.).

Dans le cas de personnes migrantes, le paradoxe est grand : la voix s'y articule d'autant plus avec la langue, une langue dans laquelle il n'est pas toujours facile de trouver ses mots. Qui n'a jamais senti l'impuissance de celui ou celle qui, voulant intervenir dans une conversation dans une langue non usuelle, abandonne faute de pouvoir trouver les mots justes de sa pensée? La honte que cette impuissance provoque peut être mordante, provoquer le sentiment d'être réduite à celui ou celle qui ne parvient pas à manifester sa réflexion. Pour une personne migrante ne maîtrisant pas la langue du pays dans laquelle elle vit, cette expérience est quotidienne. « Avoir voix » est possible à la condition de parvenir à trouver les mots dans la langue adéquate au moment opportun. C'est ainsi que Le Breton (2015) évoque la réduction au silence :

Plus radicale, définitive, la réduction au silence par défaut de langue est une fermeture au monde imposée à des personnes transplantées ou migrantes n'ayant aucun usage de la langue de la société où elles se trouvent. Leur propre parole apparaît dénuée de sens, elle est un équivalent bruisant du

silence, entretenant le sentiment de ne plus exister par cette privation d'un mode élémentaire de reconnaissance de soi. (p. 130).

C'est ce qui fait qualifier les histoires de vie dépeintes par certain.e.s chercheur.e.s, telles celles de familles issues de populations pauvres au Mexique par l'anthropologue Oscar Lewis (1961/1963, 1969/1973), de « science de la fable interpellée » par Certeau (1980/2007, p. 233), car « ces différentes "hétérologies" (ou sciences de l'autre) ont pour trait commun d'écrire la voix », alors que celle-ci est absente, altérée par les écritures successives du chercheur¹¹. « Les textes disent ainsi une voix altérée dans l'écriture qu'elle rend nécessaire par son insurmontable différence. » (Certeau, 1980/2007, p. 235). Cette différence ou *différance* si on la relie à Derrida, entre le passage à la fois de l'oral à l'écrit, mais également d'une personne à une autre entre l'élocution et l'acte scripteur qui en rend compte, ne peut s'effectuer sans transformation et modification de celui ou celle qui transcrit la parole d'autrui.

Le risque est donc grand en traduisant, changeant, interprétant des paroles d'en altérer le sens. La question de l'audience n'est pas neutre : pour qui écrire la recherche? Qui lira ces textes? La plupart du temps ils s'adressent à des spécialistes qui attendent un certain type de vocabulaire et de mise en forme afin d'en valider la lisibilité, cette dernière se situant bien loin du récit initial. Par exemple l'écriture d'articles dans des revues – tel celui-ci – requiert une forme de langage qui est souvent très éloigné de celui produit par les personnes interviewées et dans lequel elles auraient sans doute des difficultés à se reconnaître.

Cette incorporation dans un nouveau contexte est bien sûr aussi à rapprocher de celle de la mort de l'auteur proclamée par Barthes et pour qui « l'écriture est destruction de toute voix, de toute origine » (Barthes, 1968/1984, p. 63). Selon lui, l'auteur·trice a fait place au/à la scripteur·trice moderne (pour nous le/la chercheur·se) dont la main « détachée de toute voix, portée par un pur geste d'inscription (et non d'expression), trace un champ sans origine » (Barthes, 1968/1984, p. 66). Le travail d'écriture de la recherche tendrait précisément, même s'il est situé dans la singularité des récits dont il rend compte, à se placer au-delà de la question : Qui parle ? (Barthes, 1970, p. 46) afin, paradoxalement, de s'adresser au plus grand nombre ou à un public particulier (recherche, spécialistes etc.) par le biais de la lecture. « Plus l'origine de l'énonciation est irrepérable, plus le texte est pluriel. » (1970, p. 48). Double paradoxe d'une incorporation qui ôte la voix de son auteur·trice par l'écriture afin, qu'une assimilation par le/la lecteur·trice, dans un contexte lui convenant, devienne possible.

Ceci est d'autant plus troublant qu'il est désormais indiscutable que l'écriture d'une histoire se réalise bien souvent sans ses protagonistes¹², effacés dès le premier geste scripteur :

Les esclaves, les opprimés, les exclus, ceux qui sont exploités, conquis, déportés ne font pas facilement entendre leurs voix. Ce ne sont pas eux qui gravent leurs inscriptions dans la pierre, élèvent des monuments, écrivent sur du papyrus, du parchemin ou du papier, enregistrent leurs voix et filment leurs gestes. Ce que nous appelons l'histoire compte plus de territoires inconnus que les anciennes cartes de l'Afrique ou de l'Amérique latine. (Touraine, 1978, p. 308).

Comment donc, malgré la nécessité d'incorporation et de disparition de la voix de l'auteur.e dans l'écriture, restituer à celles et ceux qui l'ont produite, « leur » histoire?

L'incorporation serait peut-être à comprendre comme une manière de rendre audibles et intelligibles ces voix et de les inscrire dans une forme partageable et légitime pour le grand public et la société. Deux exemples très distincts et aux statuts différents (conservation et diffusion) me semblent importants à mentionner :

1- L'association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA)¹³, qui est une source et un fonds documentaire « à la première personne » pour les chercheur·euse·s. L'association (fondée par Philippe Lejeune) collecte, conserve et met à disposition des chercheur·euse·s des textes inédits produits de manière autobiographique, quel·le que soit son auteur/autrice. C'est ainsi que j'ai pu prendre connaissance du récit de vie de Maria Isabel Gille, réfugiée espagnole, longtemps ouvrière agricole puis femme au foyer, qui a produit son écrit alors qu'elle apprenait à lire et écrire en français à un âge mature (n'ayant été que très peu scolarisée dans son pays natal). Ce récit, véritable source ethnographique, n'est pas altéré par les mots du chercheur·e, puisqu'il repose entièrement sur l'écriture de la protagoniste. Reste ensuite aux chercheur·e·s à donner écho ou publicité à ces textes¹⁴.

2- La deuxième initiative est d'abord tournée vers la diffusion : le journal des *Cent voix*, *Journal d'expressions solidaires* qui comporte dans son titre une évocation fine et affirmée à l'oralité (Sans voix/cent voix). Il s'agit d'un journal annuel, apparu en France en septembre 2006¹⁵. « Né à l'initiative de la Communauté Emmaüs de Besançon et soutenu par un large collectif comprenant notamment des structures ou associations œuvrant dans le domaine de la lutte contre l'exclusion et le respect de la condition

humaine.¹⁶» Il s'élabore autour d'une association¹⁷, dans le prolongement des actions d'Emmaüs, et provoque l'écriture de personnes marginalisées dans le but affiché à la fois de les transformer par une action scripturale avec les enjeux de reconnaissance qui y sont liés et de modifier le regard porté sur elles et eux. Rédigé par des auteurs et autrices qui n'ont souvent pas l'habitude d'être lus et entendus, le passage à l'écrit pour des « sans voix » révèle des pensées, opinions, gestes poétiques qui relatent la condition marginale qui les réunit. Ce sont donc des récits peu courants car ils décrivent des situations d'exclusion sociale par celles et ceux qui les vivent. Dès le N°3 (septembre 2008), le sous-titre est changé pour *Cent voix, lutter chacun contre la misère*, avec le dessin d'une bouche enserrée au milieu du titre. Les illustrations¹⁸ sont un soutien évident à ces voix qui s'expriment et trouvent peut-être par ce média d'autres voies d'écritures.

Ces situations très différentes dénotent de formes d'appropriation ou de réappropriation de voix souvent inaudibles, et de la volonté commune d'en restituer toute la singularité. Ce qui les rapproche est peut-être cette volonté de laisser des formes d'oralité ou de langage parlé transpercer la forme écrite ou, en tous les cas, de ne pas trop les assujettir à une forme conventionnelle ou attendue (par le vocabulaire, la syntaxe). C'est aussi le choix assumé de ne pas vouloir « lisser » les entretiens de recherche dans un langage jugé – par certain·e·s – plus adéquat, mais d'en transcrire les maladrotes, les manières de dire parfois entre deux langues, le respect n'étant pas de transformer le langage dans une langue plus reconnue mais de reconnaître dans le langage familier une langue respectable.

« Le mouvement herméneutique de la traduction a, selon Georges Steiner une quadruple dimension : la confiance, ce qui implique la reconnaissance qu'il y a quelque chose d'intéressant à comprendre; l'agression qui se manifeste par une incursion et une extraction visant à s'en saisir; l'incorporation, qui suppose une forme d'assimilation plus ou moins complète dans un nouveau contexte; *enfin la réciprocité qui consiste en une restitution compensant la violation et la perte.* »

Situation 4 : la réciprocité qui consiste en une restitution compensant la violation et la perte

En août 2018, dans un petit village de Castille y León (Espagne), je mène une enquête à partir d'entretiens oraux et d'observations impliquées sur les enjeux que revêtent aujourd'hui pour les descendant·e·s des protagonistes l'évocation ou le silence de l'histoire de la répression franquiste dans la région, alors même que les corps de disparu·e·s enfouis dans une fosse commune sont exhumés. Cette enquête fait suite à une première tentative (août 2016), lors de laquelle j'avais été confrontée à un refus massif d'entretiens ou de discussions informelles à ce sujet qui pointait la douleur et la violence de ce passé silencieux. Le silence sur cette histoire collective était devenu loi et le refus de la parole une manière douloureuse de s'en protéger. La définition de « sans voix¹⁹ » prend ici tout son sens :

Loc. adj. ou adv. (Être) sans voix. [En parlant d'un peuple, d'une collectivité] (Être) sans possibilité de se faire entendre, de s'exprimer

Exigence du texte

B. – Jugement, opinion.

1. Droit d'exprimer son opinion au cours d'une délibération, dans un scrutin (CNRTL, s. d.)

Deux ans ont suffi pour faire vaciller ce mutisme collectif (le film *El silencio de otros* sortira quelques mois après) et les langues qui se sont déliées demandent instamment à être inscrites et lues par le plus grand nombre. La chercheuse est alors sommée – de nombreuses interpellations m'ont été faites dans ce sens (« où est publié l'article? Où puis-je le lire? ») – de faire publier la recherche pour la restituer à ses « voix » qui, à leur tour, pourront s'en saisir et éventuellement les réapproprier à d'autres usages. Le sens du témoignage ne semble avoir de la valeur ici que s'il est relayé et diffusé au-delà du cercle restreint de leurs auteur·e·s. Avoir prêté sa voix à la chercheuse ne suffit pas, il y a l'attente légitime d'un retour et d'une diffusion par les narrateurs et narratrices auprès de leurs propres cercles de connaissance.

C'est ce qui se déroule avec Amalia, évoquée plus haut, alors que je lui remets l'ouvrage (Leroy, 2017) où son récit figure de manière anonymisée et où certains passages ont été modifiés à sa demande de peur qu'elle ne soit reconnaissable, par sa famille notamment. Une fois l'ouvrage en main, elle s'en saisit, prend la pause avec et effectue une série de clics à l'aide de son téléphone. Quelques heures après, stupéfaite, je les découvre sur son compte *Facebook* où elle mentionne que son histoire y est inscrite. Elle viendra ensuite, avec sa famille, témoigner à visage découvert et en musique lors d'une soirée où je présente l'ouvrage. Présentant et livrant son récit de vie au public présent, elle en redevient ainsi l'auteure-interprète à part entière.

Cette manière particulière de reprendre possession de sa voix, par une autre voie (le numérique, le chant), même si elle peut paraître spectaculaire, n'est pas aisée pour ceux et celles, dont Amalia fait partie, qui ne

maîtrisent pas les codes de standardisation langagiers. Ils et elles ne sont pas audibles et encore moins lisibles lorsque les mots pour se dire ne correspondent pas aux attendus sociaux, aux conventions du genre. Il y va alors de la responsabilité des chercheur·e·s de faire entendre ces inflexions particulières, fussent-elles malhabiles et syntaxiquement incorrectes, pour les rendre familières et leur restituer place avec le sérieux qui leur est dû (et non pas dans une réécriture lissée et normalisée) dans les sciences humaines. C'est d'ailleurs le projet de l'historienne Arlette Farge dans son *Essai pour une histoire des sans-voix au dix-huitième siècle* :

Déceler ce qui jamais ne s'entendra mais qui fit trace m'a permis d'aller au-delà de la défaite annoncée pour capter l'inaudible et, surtout, prendre pied à nouveau sur cette terre des démunis dont le langage fut reproché parce que non normé. Dans cette captation m'est venue l'idée non de redonner la parole à ceux d'autrefois, mais d'inviter celles et ceux d'aujourd'hui à entendre autrement toute parole dite en la mettant, même si elle ne respecte pas les codes traditionnels et les accents dominants, au cœur des tragédies de l'histoire. (Farge, 2009, p. 297)

Épilogue...

Novembre 2020, je furette sur le net et m'aperçois avec stupéfaction qu'Amalia a encore changé sa page Facebook : elle s'y prénomme désormais Amalia, le pseudonyme qu'elle avait choisi pour la recherche que je menais. Elle utilise ce prénom l'auto-désignant dès notre premier entretien et je ne sais plus très bien si ce changement d'identité numérique marque la transformation opérée par la recherche ou si elle souhaite explicitement²⁰ endosser l'auteurisation d'une recherche dans laquelle elle occupe une place de choix. On pourrait également postuler qu'elle produit une auto-fiction numérique, à la fois proche et distincte de sa vie quotidienne.

Amalia s'est réappropriée son récit de manière insolite en s'appuyant sur des éléments de l'ouvrage. La traduction élaborée par la recherche à un public de spécialistes, revient finalement à son autrice, comme une belle pirouette. La voix d'Amalia ainsi médiatisée, retranscrite et certainement trahie, est réinvestie dans une voie choisie et pleinement endossée par elle. Ce rebondissement témoigne du dialogue dynamique et insolite dans lequel peuvent parfois s'inscrire les voix des chercheur·e·s et de leurs interlocuteurs ou interlocutrices.

Ce bouleversement, qui n'est peut-être pas le dernier, recompose la citation de Steiner : à travers l'ouvrage Amalia se sent reconnue. L'incursion dans les récits de souffrance qui m'ont tant déstabilisée devient une forme de réponse à ma question initiale sur l'écriture : écrire c'est aussi pouvoir livrer sa voix – même par procuration initiale – et l'extraction qu'en fait la chercheuse trouve ici une recomposition inédite par une restitution qui lui échappe.

Notes

¹ L'approche intersectionnelle est celle de ce travail.

² Je pense notamment au documentaire « L'avenir c'est nous » de La voix des femmes autochtones, dont les jeunes interrogé·e·s affirment vouloir être entendu·e·s pour transformer les relations sociales.

³ Terme visant à insister sur les dimensions humaines et sociales des discriminations linguistiques. Des enjeux de domination et de pouvoir traversent les langues et visent les personnes qui ne maîtrisent pas le code dominant.

⁴ La critique féministe et de genre en traduction a reproché le langage sexué et patriarcal de Steiner lorsqu'il décrit la traduction comme « pénétration » du texte source par exemple, démontrant que la dimension idéologique et souvent cachée de la traduction. Elle met également en évidence « l'invisibilité du traducteur et la visibilité de la traductrice » (cf. Oster, 2018).

⁵ Entretien de France Culture, « Les voix de Maylis de Kerangal », émission *La grande table culture* par Olivia Gesberg, <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-culture/les-voix-de-maylis-de-kerangal>, le 17/05/2021.

⁶ Ces agressions étaient de différents ordres (verbales, domestiques, sexuelles etc.) et allaient de la privation de biens matériels à l'éloignement contraint des enfants et la menace physique.

⁷ Tous les prénoms ont été modifiés et certains éléments enlevés afin que les femmes ne soient pas identifiables.

⁸ Extrait d'entretien avec Amalia.

⁹ Définitions issues du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL)
<https://www.cnrtl.fr/definition/voix>

¹⁰ Derrida fait ici allusion à l'ouvrage de Jabès *La Voix de l'encre*.

¹¹ Il n'en demeure pas moins que l'œuvre d'Oscar Lewis a connu une large audience (succès littéraire) et a certainement contribué à une attention sur des sujets jusque-là dépréciés.

¹² Cf. texte de Cécile Van Den Avenne dans le présent numéro.

¹³ Extrait de la présentation de l'association sur son site : « Elle a ainsi constitué un fonds d'archives, riche de plus de 3000 dépôts. Elle l'offre à la lecture des chercheurs et curieux dans l'espace mis à notre disposition au sein des Archives municipales de la ville d'Ambérieu-en-Bugey (Ain), près de Lyon. Les documents ainsi rassemblés qui vont de la fin du 18^e siècle à nos jours et couvrent tous les milieux sociaux, constituent une source remarquable très précieuse, notamment pour les chercheurs en Sciences Humaines. Les textes reçus sont d'abord lus « en sympathie » selon un protocole précis, [...] qui établit un compte rendu, soumis pour approbation au déposant. L'APA ne publie pas les textes eux-mêmes, mais diffuse ces comptes rendus (« échos de lecture ») dans son catalogue raisonné, le Garde-mémoire. Ces échos indexés sont également consultables en ligne. » <http://autobiographie.sitapa.org/informations-pratiques/article/qui-sommes-nous>

¹⁴ Celui de Maria Isabel Gille (2017), *Une andalouse en Bourgogne*, est entièrement publié au sein de l'ouvrage qui évoque son histoire. (Leroy, 2017)

¹⁵ Le dernier numéro accessible à la BNF date de 2016.

¹⁶ *Cent voix*, BNF Mitterrand cote : 206-230700. 206(N1) - 2016 (N10) cf le N°1, p.3.

¹⁷ Association loi 1901 « visant à permettre aux personnes connaissant une situation certaine d'isolement [...] de trouver ou retrouver une capacité d'action solidaire réelle au moyen de leur contribution à la réalisation d'un journal. »

¹⁸ L'École des Beaux-Arts de Besançon est liée au journal pour la conception graphique des premiers numéros, puis une personne issue de cette institution intègre le comité éditorial.

¹⁹ Cf CNRTL.

²⁰ En référence à l'« Autorisation explicite » développé par le psychanalyste Michel David. Il a notamment travaillé sur l'œuvre durassienne, et emploie également l'auteurisation pour évoquer la tension entre le désir et le possible (ou l'impossible) de la mise à l'écrit : « auteurisation » dépendant ensuite du désir du sujet, espace de possibilités ou d'impossibilités « Autorisation explicite, « auteurisation » dépendant ensuite du désir du sujet, espace de possibilités ou d'impossibilités que Marguerite Duras n'a de cesse de désigner dans ses romans et textes.[...] » (David, 1995, p. 215)

Bibliographie

- Barthes, R. (1984). La Mort de l'auteur. *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV* (p. 63-69). Le Seuil. (Travail original publié en 1968)
- Barthes, R. (1970). *S/Z*. Le Seuil.
- Baudet, C. ; Diger, C ; Rochier, D. ; Geoffroy, E. et Chaumeton, B. (réalisation). (2021). L'avenir c'est nous (épisode bonus) [épisode d'un balado audio]. Dans *La voix des femmes autochtones*. Studio En Terre Indigène avec Anne Pastor. <http://blog.femmesautochtones.com/episode-4-lavenir-cest-nous/>
- Blanchet, P. (2017). *Discriminations : Combattre la glottophobie*. Textuel.
- Carracedo, A. et Robert, B. (réalisateurs). (2018). *El silencio de otros* [film documentaire]. Production El Deseo.
- Cent voix (Besançon). (2006-2016). *Cent voix* [journal imprimé]. BNF Mitterrand. Cote : 206-230700.
- Certeau de, M. (2007). *L'invention du quotidien. 1- arts de faire*. (L. Giard, Ed.). (Travail original publié en 1980) p. 233-235. Folio Essais. Gallimard.
- Dancyger, L. (2019). *Burn it down: Women writing about anger*. Seal Press.
- David, M. (1996). *Marguerite Duras, une écriture de la jouissance : Psychanalyse de l'écriture*. Desclée de Brouwer.
- Derrida, J. (1967). *L'écriture et la différence*. Le Seuil.
- Duras, M. (1993). *Écrire*. Gallimard.
- Ernaux, A. (2003). *L'Écriture comme un couteau. Entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet*. Stock.
- Fassin, D. (2018). *La vie. Mode d'emploi critique*. Le Seuil.
- Farge, A. (2009). *Essai pour une histoire des sans voix au dix-huitième siècle*. Bayard.
- Gille, M. I. (2017). *Une Andalouse en Bourgogne*. Dans D. Leroy, « - Des romans? - Non : leurs vies! » *Écritures et auteurisations de femmes migrantes hispanophones* (p. 187-319). Éditions Connaissances et Savoirs.
- Jabès, E. (1949). *La Voix de l'encre*. Dans E. Jabès, *Je bâtis ma demeure* (p. 99-120). Gallimard.
- Jabès, E. (1988). *Le livre des questions*. Gallimard.
- Kerangal, M. de. (2021). *Canoës*, Gallimard.
- Le Breton, D. (2015). *Du Silence*. Métailié.
- Leroy, D. (2014). Saisir, transcrire, traduire des récits de vie de migrantes hispanophones. Dans D. Leroy et A. Spire (éds.), *Hommes et migrations* (n° 1306, p. 93-99).
- Leroy, D. (2017). « - Des romans? - Non : leurs vies ! » *Écritures et auteurisations de femmes migrantes hispanophones*. Connaissances et Savoirs.
- Leroy, D. (2019). *Écritures et/en Migrations. Expériences, tensions, transformations*. Petra.
- Leroy, D. (2019-a). Traces migrantes et écritures de femmes hispanophones en France. *L'Âge d'or* [En ligne], 12 | 2019: <http://journals.openedition.org/agedor/5507> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/agedor.5507>.
- Lewis, O. (1963). *Les Enfants de Sanchez, autobiographie d'une famille mexicaine* (traduit par C. Zins). Gallimard. (Travail original publié en anglais en 1961)

- Lewis, O. (1973). *Une mort dans la famille Sánchez* (traduit par C. Zins). Gallimard. (Travail original publié en anglais en 1969)
- Moro, M.-R. (2009). Avicenne l'Andalouse ou devenir thérapeute en situation transculturelle. Dans J. Aïn (éd), *Identités* (p. 185-209). Eres.
- Oster, C. (2018). La traduction est-elle une femme comme les autres? – ou à quoi servent les études de genre en traduction?. *La main de Thôt*, n° 1, Genre et traduction. [En ligne]. URL : <http://revues.univ-tlse2.fr/lamaindethot/index.php?id=127>
- Rozée, V. (2019). La historia ordinaria y silenciada de un aborto clandestino en una gran ciudad de América Latina. Dans O. González (éd.), *Género y Salud Sexual y Reproductiva, Boletina #7* (p. 52-57). UNAL, Universidad Nacional de Colombia, Bogota. https://issuu.com/eeg_unal/docs/visual_genero_y_salud_sexual_y_reproductiva
- Sallenave, D. (2021). *Parole en haut silence en bas*. Gallimard.
- Steiner, G. (1978). *Après Babel: une poétique du dire et de la traduction* (traduit par L. Lotringer). Albin Michel.
- Touraine, A. (1978). *La voix et le regard : Sociologie des mouvements sociaux*. Le Seuil.